

A deux doigts du martyr

D'UN peu partout on me demande de coucher par écrit le récit des quinze jours de prison et d'épreuves de toutes sortes que m'infligèrent les bolcheviks chinois. Je ne veux pas me dérober à ces instances si affectueuses de tant d'amis, car je suis persuadé que l'exposé simple et nu de ces faits suscitera parmi nos dévoués coopérateurs plus d'un mouvement de sympathie, dont, en fin de compte, bénéficiera, de façon ou d'autre, notre chère mission salésienne de Shiu-Chow. Voici donc, notés au jour le jour, les principaux événements de cette quinzaine tragique.

UNE RÉGION QUI VIT SOUS LA TERREUR. —
LA COMMÉMORATION DE SUN-YAT-SEN. —
UN EFFROI BIEN LÉGITIME DES MAMANS. —
L'ENNEMI EST DANS LA PLACE. — COU-
RONS LUI ARRACHER NOS ENFANTS. — NEZ-
A-NEZ AVEC UNE ÉQUIPE BOLCHÉVISTE. —
ARRÊSTATION.

Depuis deux mois la région de *Nam-Yung* assistait à une recrudescence de bolchevisme. Les autorités avaient dû sévir, et, rien qu'à *Nam-Yung* ville, plus de deux cents révolutionnaires avaient payé de leur tête leurs essais de révolte. Aussi leur haine couvait-elle, et les représailles allaient se multipliant. En avril et mai une équipe volante de communistes multiplia ses coups. Toujours de nuit, tantôt ici, tantôt là, elle saccageait, brûlait, étranglait. Des familles entières tombaient sous ses coups et la terreur régnait dans les campagnes au point que plus personne n'y voulait demeurer. Tout le monde se réfugiait à *Nam-Yung*.

Nam-Yung avait de la troupe régulière, en raison de la guerre qui mettait aux prises les provinces du *Kuang-Tung* et du *Kuang-Si*. Elle en avait même trop, et toutes les petites bourgades, notre mission en particulier, en étaient complètement dépourvues. Nous étions tout désignés pour un coup de main bolchevik. Il ne manqua pas.

Le 1er juin on fêtait, sur toute l'étendue de la Chine, la mise au tombeau définitive de *Sun-Yat-Sen*, dans son merveilleux mausolée de *Nankin*. Toutes les écoles étaient invitées, invitées impérieusement, à prendre part, à la même heure, à une manifestation solennelle en l'honneur du père de la République. Pour tranquilliser la population et lui montrer que tout péril communiste était écarté, le mandarin de notre gros bourg nous affirmait que deux

compagnies de réguliers venaient de *Shiu-Chow* pour protéger nos personnes. Fort de cette affirmation je me permis alors de détacher, sous la conduite de trois instituteurs, une douzaine de nos élèves, pour aller se joindre à *Nam-Yung*, à nos enfants du collège et assister à la cérémonie publique.

Nos enfants partent, et je demeure au logis avec quelques chrétiens venus m'aider pour orner la chapelle en vue de la fête de demain. Nous avions en effet décidé de solenniser N. D. Auxiliatrice le 2 juin, jour de la Béatification de Don Bosco.

Nous étions tout occupés à notre travail quand sur les coups de midi m'arrive une délégation de mères de famille tout en larmes : "Père, que sont devenus nos fils ? — Ne sais-tu donc rien ? — Il paraît que les bolcheviks se sont emparé de *Nam-Yung*. Ah ! que n'as-tu accompagné toi-même nos enfants ?" Et leurs gémissements redoublaient.

— Demeurez tranquilles, leur répondis-je, je saute en bicyclette et vais rechercher vos fils. Avant la fin du jour ils seront ici."

Et je me lançai sur la route de *Nam-Yung*. Chemin faisant je rencontre des troupes entières de fugitifs. Je m'informe de ce qui se passe, et l'unique conseil que l'on me jette est de ne pas jouer au téméraire en essayant de pousser plus loin. Je pousse quand même, aiguillonné par le désir de retrouver mes enfants. Aux premières boutiques que je rencontre, dans un faubourg de la ville, je descends de bicyclette et prend des renseignements.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ici, nous ne savons pas grand'chose. On prétend cependant que au nord de *Nam-Yung* il y a du désordre. Les fusillades crépissent et la panique, de ce côté là, est générale.

Sur ce renseignement plutôt vague j'allais renfourcher ma bécane, quand, à cinquante mètres de moi, débouche une patrouille de communistes, avec fanion et brassards rouges. A ma vue ils s'arrêtent et me couchent en joue, en m'intimant l'ordre de ne pas bouger. J'aurais bien pu piquer des deux et m'enfoncer en bicyclette dans la rizière toutes proches, mais avec cinquante lurons devant moi, armés jusqu'aux dents, la partie était inégale. Je me rendis.

Le chef de la troupe s'approche alors de moi, et me demande de lui remettre mes armes.

— Quelles armes, répondis-je ? Mais je n'en porte jamais. Je suis un pauvre missionnaire catholique, descendu en ville pour reprendre ses élèves, qui ont assisté à la commémoration de *Sun-Yat-Sen*. D'ailleurs, tenez, voici mes papiers : regardez.

— Vous raconterez tout cela au général *Paang*, me répondit l'homme. Pour l'instant vous êtes mon prisonnier."